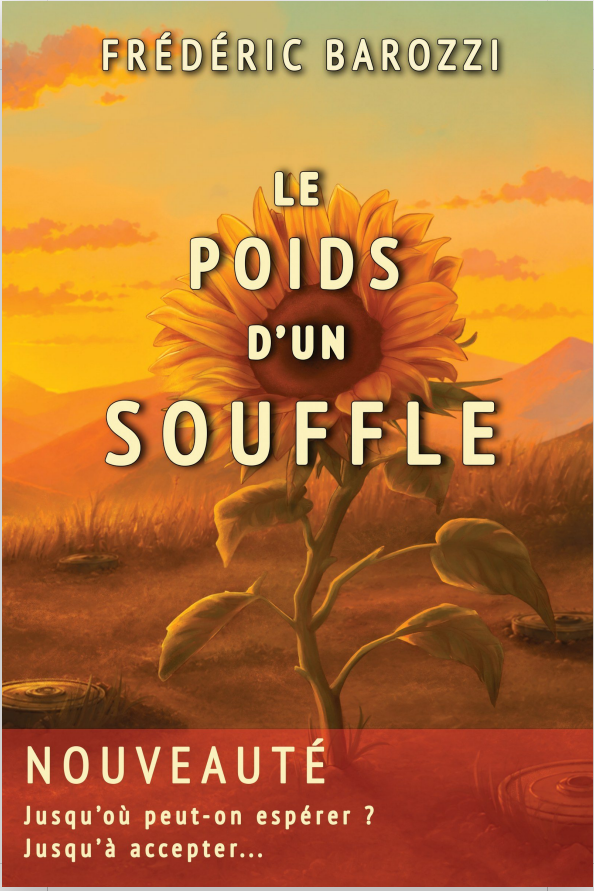




FRÉDÉRIC BAROZZI

LE
POIDS
D'UN
SOUFFLE

NOUVEAUTÉ

Jusqu'où peut-on espérer ?
Jusqu'à accepter...

FRÉDÉRIC BAROZZI

Les premiers chapitres

Prologue

Le restaurant bourdonne d'éclats de voix et de rires, vibrant encore de l'effervescence du festival. Par les larges baies vitrées, les rues d'Avignon palpitent des derniers spectacles. Gabriel scrute la salle depuis quelques minutes.

La table du fond : il est bien là.

Adam plaisante. Il est exactement comme sur les affiches de l'école de théâtre. Même allure décontractée, même coupe de cheveux mi-longue, même sourire. Il rayonne, entouré de ses comédiens euphoriques.

Gabriel fronce les sourcils. Ses doigts se crispent sur les montants de son fauteuil roulant. Une chaleur étrange l'envahit tandis que ses mâchoires se déforment malgré lui. Il observe. Ne cille pas. Le serveur s'approche de la table d'Adam et se penche vers lui pour déposer discrètement l'objet que Gabriel lui a donné quelques instants plus tôt.

— On m'a demandé de vous remettre ceci, dit-il.

Adam baisse les yeux, surpris. Il attrape l'objet machinalement ; un bracelet brésilien aux couleurs délavées.

Ses doigts se figent autour des fils effilochés. Son pouce en suit les nœuds défaits.

Treize ans qu'il ne l'avait pas vu.

Le passé surgit, le brouhaha autour de lui s'estompe alors que son sourire se dissout. Il inspire lentement, comme pour reprendre contenance, puis referme la main sur le bracelet avant de lever la tête.

Son regard traverse la salle et s'arrête net sur le visage de son petit frère immobile sous l'éclairage tamisé, près des fenêtres. Gabriel.

Adam déglutit. Son cœur cogne trop vite. Il garde les yeux ouverts, puis se force à cligner, comme si ce simple geste pouvait faire disparaître cette vision. Il l'observe : ses joues sont davantage creusées et ses traits plus durs, néanmoins, c'est bien lui.

Ses compagnons parlent fort, sans remarquer le trouble qui l'envahit.

Le bracelet toujours serré dans sa main, il quitte la table. Les autres poursuivent leur conversation, à peine perturbés par son départ. Derrière lui, une voix l'appelle, mais il ne se retourne pas. Il doit avancer. Sa démarche perd en fluidité malgré tout.

Gabriel, quant à lui, ne le lâche pas des yeux. Tout se mélange dans sa tête. Il ne sait plus quelle émotion domine. Il voit l'hésitation de son frère. Il devine son envie de faire demi-tour, pense qu'il pourrait bien s'enfuir comme avant.

Adam s'arrête à quelques pas. Il observe le fauteuil, puis remonte lentement jusqu'au visage de Gabriel.

Il ouvre la main et pose le bracelet sur la table qui les sépare.

Gabriel se redresse légèrement.

— Tu vas encore partir ?

Adam soutient son regard. Il s'appuie des deux mains sur la nappe et se penche vers lui.

— C'est quoi cette comédie ? Qu'est-ce que tu veux ?

1

Le fil retrouvé

On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

— Antoine de Saint-Exupéry

Un mois plus tôt, un soleil de plomb s'abattait sur le cimetière Saint-Lazare sans la moindre pitié. Gabriel enterrait son grand-père, Auguste. Le vieil homme avait demandé à être inhumé auprès de sa petite-fille Marie, décédée à l'âge de dix ans.

Midi tapait dur sur les pierres tombales, effaçant toute ombre. Gabriel sentait la sueur perler sous sa chemise, rien de cette douce mélancolie qu'on peut voir au cinéma ; seule la chaleur implacable de juillet qui écrasait tout s'imposait. Il observait la foule. Des dizaines de personnes de tout âge qu'il reconnaissait vaguement. Certains regards croisés dans le passé, chez son grand-père. C'était vrai, il aurait préféré une cérémonie plus intime, toutefois leur présence témoignait de leur attachement.

Il baissa les yeux vers l'ancre du caveau où Auguste venait de disparaître. Juste à côté, Marie, dans un petit cercueil d'enfant, au bois fendu par les ans. Le temps avait gonflé les planches, creusé des fissures, la peinture s'était écaillée. Il sentit son estomac se nouer. Ses poings se serrèrent.

Il saisit une rose et la lança vers Marie. Un impact, un bruit étouffé, des pétales qui se dispersèrent. Un geste qu'il aurait aimé effectuer vingt-deux ans plus tôt. Mais il n'avait qu'un an à l'époque.

Il fixa la pierre du caveau où était gravé, en lettres dorées, Marie (1993-2003), puis ferma les yeux en murmurant :

— Tu n'es plus seule maintenant. Papi veillera sur toi.

Puis il libéra une autre rose encore plus rouge vers son grand-père.

Amandine, sa fiancée, se blottit derrière lui, ses bras glissant autour de sa taille. Elle savait quand il avait besoin d'elle. Ses lèvres effleurèrent sa joue. Gabriel inspira profondément, puis il inclina la tête en arrière et se tourna. Il désigna la fleur qu'elle tenait. Elle la lança sans un mot.

Après le rituel de mise en terre, Gabriel et ses proches reçurent les condoléances. Les personnes présentes tendirent leurs mains, prononcèrent quelques paroles que Gabriel n'entendit qu'à moitié. Il en reconnaissait certaines vaguement, mais continuait de fixer le cercueil de Marie, troublé par l'étrangeté de la situation. Amandine, à ses côtés, s'inquiétait.

— Ça va aller, mon cœur ?

Elle lui prit doucement la main.

Une quinte de toux le saisit. Il sortit un aérosol de sa poche, inspira brièvement, rangea le tout avec une fausse désinvolture. Aujourd'hui, les pierres lui criaient qu'il serait le prochain et que ce tube ne changerait rien.

— Tu n'as pas envie de t'asseoir un peu ? demanda Amandine.

— Ça va, c'est juste la fatigue. Tu sais comme j'ai du mal à dormir en ce moment.

Le manque de sommeil, la fatigue, c'était commode. Mais Amandine n'était pas dupe. Elle l'entraîna vers un banc à l'ombre d'un arbre où ils s'installèrent.

Quelques jours s'écoulèrent avant que Gabriel ne se décide à pousser la porte de l'appartement d'Auguste. Un frisson remonta pour se transformer en vertige. Pas un bruit. Des cartons marqués « Emmaüs », « Gabriel/Amandine » ou « Décharge » occupaient chaque recoin libre. Plus rien de vivant. Ses parents avaient déjà emporté leur lot vers quatorze heures. Il était désormais seul.

Les pièces communes, dépouillées. La cuisine, un show-room sans âme. Le couloir n'était plus qu'un passage vide entre deux murs nus alors que le salon ressemblait à un puzzle démonté.

Il jeta un œil vers la chambre d'ami où subsistait une lampe de chevet échouée sur des draps en boule. C'était là qu'il dormait avec Adam les mardis soir. Les matelas des lits jumeaux avaient disparu et une latte cassée lui rappela les batailles de coussins avec son frère. Il se pinça les lèvres ; à quoi cela pouvait-il bien servir de pleurer une latte ? Il retourna dans le salon et s'affala sur le canapé en cuir. Il sentit ses jambes trembler sous lui, alors qu'il était pourtant assis et sortit l'aérosol bleu de sa poche. Il le regarda un instant et vit apparaître le Génie d'Aladdin. Celui qu'à l'âge de six ans, il avait dessiné au marqueur noir sur le plastique : de grands yeux, un large sourire surmonté d'une barbichette, et une touffe de cheveux retenue par un anneau, perchée sur son crâne. Il pressa Petit-Génie. L'inhalation déclencha une quinte sèche qui lui vrilla les côtes. Il patienta en contrôlant sa respiration, puis se redressa.

La chambre d'Auguste l'attendait.

Il entra : le lit était dépouillé, les tiroirs de la commode vides. Il ne restait plus que la penderie. Sa mère l'avait prié de s'en occuper, comme si c'était une faveur. Tout le reste avait été emballé. La penderie, elle, il devait la déterrer.

Il ouvrit les battants et parcourut du bout des doigts les vêtements disposés encore sur leurs cintres; le tweed gris qu'Auguste portait aux mariages, la veste de velours côtelé pour les dimanches, et son long manteau d'hiver qui lui descendait aux chevilles. Gabriel y enfouit le visage. Il serra le tissu contre sa joue. Il eut l'impression de le sentir, d'entendre sa voix lui dire que tout irait bien. Seulement, sans lui, il lui semblait perdre tous ses repères.

Il vacilla légèrement, ses genoux heurtèrent quelque chose au pied de la penderie. Il baissa le regard sur un petit coffre en bois, à peine plus large qu'une boîte à chaussures. Il le souleva, le trouva lourd, puis l'ouvrit.

À l'intérieur : des lettres, des cartes postales, des dessins d'enfant coloriés aux crayons de couleur. Il lut « Bonne fête, Papa » sur une gouache craquelée. Une écriture ronde, sans doute celle de sa mère.

Une photo de classe attira son attention. Marie, sa sœur, première rangée, sourire immense. Cela lui rappela le cadre sur le buffet de ses parents où elle le tenait dans ses bras, lui, bébé de quelques mois, les pieds dans le sable fin, la mer lisse comme un miroir en arrière-plan. Il ne l'avait jamais connue autrement qu'à travers ces images figées et quelques films en VHS. Elle restait pour lui une présence permanente invisible, un fantôme omniprésent dans la conscience familiale.

Puis vinrent les lettres par dizaines, attachées par des élastiques, et des cartes postales glissées entre les plis. Gabriel décida de transporter le tout au salon. Plus d'espace, davantage de lumière. Du moins, c'est ce qu'il espérait.

Le coffre pressé contre sa poitrine, il enjamba les cartons pour s'installer dans le canapé. Le cuir pouffa sous son poids.

Il déplia les premières correspondances qui évoquaient des souvenirs de vacances, des amis perdus de vue, des vœux du Nouvel An, des invitations à des mariages, à des baptêmes, ainsi qu'une carte de condoléances

adressée à Auguste pour le décès de sa femme. C'était pour sa grand-mère, qui n'avait connu aucun de ses petits-enfants. Ce bout de carton pesait à peine entre ses doigts; et pourtant, il affichait l'addition : plus un seul grand-parent vivant. Gabriel réalisa qu'il n'avait plus de grands-parents. Du côté de son père, ils n'avaient jamais existé. La seule raison semblait être qu'ils vivaient à l'étranger dans un coin paumé, inaccessible. Il recevait deux cartes par an; anniversaire et Noël, rien de plus.

Au fond du coffre, il trouva une lettre qui l'intrigua. Un trombone y retenait une photographie où figuraient un homme, une femme et un bébé de quelques jours, vêtu d'un body rose. Le visage de l'homme le gifla. Il avait vieilli, mais c'étaient les mêmes yeux; Adam, son frère parti depuis treize ans. Sa main resta posée sur le cliché, incapable de le retourner ni de le lâcher.

Il déplia le courrier. Camille, la maman. Noa, la nouveau-née. Adam, marié, un enfant. Lui, une nièce. Le tremblement démarra de ses doigts, remonta le long de ses bras. Le souffle se coinça dans sa gorge. Il chercha son aérosol, pressa, inhala. La tête lui tourna.

Pourquoi Auguste avait-il gardé ce secret? Gabriel avait pensé qu'Adam était peut-être mort, qu'il avait sombré dans ses addictions, et ses colères. Treize ans. Et il souriait. Un body rose, une femme, un berceau : toute une vie posée ailleurs, pendant que lui rangeait des morts dans des cartons.

Il relut la lettre, puis il détacha la photographie pour regarder au dos. Une adresse : Bruxelles, Belgique. Une date. Six ans, déjà.

Gabriel s'enfonça mollement dans le canapé, comme si les coussins pouvaient l'absorber tout entier. Il posa le courrier près de lui, ses doigts caressèrent l'accoudoir usé. Ce canapé avait appartenu à ses parents avant qu'ils ne le donnent à Auguste pour en acheter un neuf. Son esprit divagua.

Il a onze ans, abandonné sur ce même canapé, son doudou serré contre lui, à attendre qu'Adam rentre, à supporter la colère de Mère, exigeant qu'il reprenne le cours d'une vie normale. Mais sans son frère, qu'est-ce qu'une vie normale ? Il attendra des jours, des mois, des années, jusqu'à ce que la résignation s'impose d'elle-même.

Il se leva d'un bond, glissa la lettre et la photographie dans son portefeuille, puis ses pas résonnèrent dans le couloir. Il claqua la porte et sortit.

* * *

Gabriel entra sans frapper et sentit immédiatement l'odeur de lavande mêlée à celle du dîner qui mijotait dans la cuisine. Rien ne changeait vraiment ici.

Ses parents levèrent les yeux du canapé d'où ils regardaient les informations, Mère posa son Perrier citron sur la table basse.

— Gabriel ? Qu'est-ce qui t'amène si tard, mon chéri ?

Il sortit la photographie de son portefeuille, ses doigts tremblèrent légèrement contre le papier glacé, les mots restèrent coincés quelque part dans sa gorge.

— J'ai trouvé ça chez papi, dit-il en la montrant.

Catherine tendit la main. Gabriel la lui donna, observa son visage se transformer ; ses traits se durcirent puis se relâchèrent.

— Il a l'air heureux.

Claude se pencha par-dessus elle. Il plissa les yeux pour mieux distinguer les détails, son souffle se coupa.

— Est-ce Adam ? Qui sont ce bébé et cette femme ?

Elle haussa les épaules. Gabriel serra les poings dans ses poches, sentit la colère monter.

— Vous le saviez ?

— Nullement. Que vas-tu t'imaginer, enfin ?

Catherine soupira, rendit la photo à son fils. Ses doigts s'attardèrent sur ceux de Gabriel.

— Nous n'avons jamais eu de nouvelles.

— Pourquoi papi en a eues ? Pourquoi il nous a rien dit ?

— Nous ne voulions pas de nouvelles. Certains silences méritent qu'on les respecte. Auguste, lui, le comprenait, ajouta son père.

— Ça fait treize ans ? Adam ne vous manque pas ? Vous croyez pas que ça suffit ?

Ils se regardèrent. Leurs lèvres hésitèrent.

— Si, répondit Claude.

Catherine baissa la tête, ses mains jointes sur ses genoux, elle prit la parole, les yeux dans le vague.

— Ton frère a traversé des moments difficiles, très difficiles. Nous aussi. Son départ nous a apporté la paix.

Son époux lui saisit la main.

Elle ajouta :

— Si Dieu lui a accordé la paix à lui aussi, tant mieux.

— Mais, s'il savait que je...

Gabriel s'arrêta net. Catherine se leva du canapé et s'approcha.

— Chercheras-tu à le revoir ?

— Je ne crois pas. C'est un peu tôt. Là, j'ai plutôt les nerfs.

— Si tu le retrouves, dis-lui que nous sommes prêts à lui pardonner, dit son père.

Il se tourna vers Catherine qui resta impassible et ajouta :

— Le pardon est un devoir, non une faveur.

Gabriel sentit la colère prendre le dessus.

— Et vous avez attendu treize ans avant que ça vienne ?

Silence. Les parents s'interrogèrent du regard.

— Sais-tu comment elles se nomment ? demanda Claude.

Il inspira profondément avant de réagir d'un ton monocorde :

— La maman s'appelle Camille et la petite fille, c'est Noa.

— Ce sont de beaux prénoms, n'est-ce pas, Catherine ? ajouta Claude.

Elle opina.

— Cette photo a six ans, putain.

— Cesse ces grossièretés, Gabriel, cria sa mère.

— Six ans, ça vous dérange pas ?

— Que pouvons-nous y faire ? répondit-elle.

— Ça vous dérange pas qu'il ait une famille et qu'on sache rien.

— C'est le choix de ton frère.

— C'est faux, c'est le vôtre. Pas le sien et certainement pas le mien. C'est quand même vous qui l'avez foutu dehors, bordel.

— Arrête avec ces grossièretés.

— C'est pas vrai, peut-être ?

— Si, tu as raison. Le temps a passé, et le temps finit toujours par adoucir les rancunes, dit Claude.

Catherine se rassit et attrapa son verre. Elle tourna le dos à Gabriel, qui glissa la photographie dans sa poche. Il décida de ne pas les embrasser et sortit avec l'envie de hurler.

L'air nocturne caressa son visage. Il grinça des dents avant que ses jambes ne le portent vers le fleuve sans qu'il y réfléchisse. Le Lez coulait sous le soleil déclinant, ses eaux brunâtres reflétaient les platanes qui bordaient la rive. Quelques oiseaux surpris s'envolèrent.

À sa droite, l'aire de jeux surgit. Celle de son enfance. Les balançoires oscillaient dans la brise tiède. Le toboggan rouge délavé, le banc où Auguste s'installait toujours, son livre ouvert sur les genoux.

Il s'arrêta près des portiques vides.

Les chaînes grinçaient. Gabriel ferma les yeux pour retourner ici, dix-huit ans plus tôt.

Les mains d'Adam contre son dos. La poussée douce, régulière. Le monde qui bascule à chaque élan. Le ciel, puis le sol, le ciel, puis le sol.

— Plus haut, Adam, plus haut !

Le rire d'Adam s'élève derrière lui. Il sent ses pieds décoller du sable à chaque montée. L'ivresse de voler, même quelques secondes. Auguste sur le banc, ses lunettes de lecture glissées sur le bout du nez, lève parfois les yeux pour leur sourire.

— Tu es sûr ? répond Adam.

— Allez. Plus fort.

Adam rit. Ses mains se posent, la poussée suivante l'envoie plus haut. Gabriel crie de joie, ses cheveux bouclés fouettent ses joues.

— Je vole.

Gabriel rouvrit les paupières. Les chaînes se balançaient toujours, vides.

Son regard s'attarda au loin où l'on distinguait encore la maison de ses parents. Il avait fini par apprendre à voler tout seul. Il poussa la balançoire avec nervosité qui s'éleva en sursautant, avant de vriller sur elle-même.

Il reprit sa marche le long de la rive.

2

L'affrontement

*Il faut toujours viser la lune, car même en cas
d'échec, on atterrit dans les étoiles.*

— Oscar Wilde

Gabriel poussa la porte de l'appartement. Merlin se précipita vers lui, queue battante et truffe humide contre sa main. Il l'avait récupéré à la mort d'Auguste. Il s'accroupit :

— Salut, mon vieux. Toi, au moins, tu es toujours content.

Ses doigts caressèrent le pelage noir et feu du berger allemand qui le fixait, les yeux brillants.

— Papi te manque pas trop ?

Il lui lécha le visage et pivota sur lui-même.

Gabriel sortit Petit-Génie. L'air siffla dans ses poumons. Il attrapa la laisse rouge pendue près de l'entrée.

— Allez, viens.

Ils descendirent dans la cour de la copropriété. Merlin renifla chaque recoin, marqua son territoire contre le laurier-rose. Gabriel le suivit, regard dans le vague, pensées tournées vers le passé.

Les doigts d'Adam s'accrochent aux siens. Gabriel, sept ans. Le bracelet brésilien pèse dans sa paume. Un cadeau d'Adam avant qu'il ne parte

en colonie de vacances. Une promesse de son frère, je reviendrai toujours vers toi.

Toujours. Un mot, un mensonge dans son essence même. Il baissa les yeux et frappa de son pied une pigne de pin échouée sur le sol. Merlin prit cela pour un jeu. Il tira sur sa laisse, manquant de faire tomber Gabriel.

* * *

Gabriel prépara les ingrédients : Pâtes, lard, œufs, crème et parmesan. Pas les véritables pâtes carbonara italiennes, non. Gabriel préférait la version à la française, où on devait couper les oignons et le lard en petits dés, séparer les jaunes des blancs, faire chauffer la poêle, puis incorporer et réserver au bon moment les ingrédients tout en respectant la règle essentielle d'ajouter les jaunes à la fin pour rendre le tout onctueux et légèrement coloré.

Il s'approcha de la casserole et huma les odeurs avant de goûter. Il releva le menton d'un air satisfait.

Merlin se leva d'un bond, les oreilles dressées. Ses yeux fixèrent la porte alors que des pas résonnaient dans le couloir.

Amandine entra, les épaules affaissées, sa longue chevelure rousse collée par la transpiration de juillet. Elle accrocha son sac à main au portemanteau.

— Salut, mon cœur.

Gabriel lui lança des baisers de loin.

— Le bisou, après la douche. Cette chaleur me tue, ajouta-t-elle.

Elle disparut dans la salle de bains.

Gabriel dressa la table pendant que l'eau coulait derrière la porte. Il l'entendit chanter et sourit.

Quelques minutes plus tard, Amandine revint, cheveux humides, tee-shirt ajusté. Il la regarda en s'attardant sur son décolleté.

— Pas touche, ce n'est pas le moment, j'ai faim. Elle l'embrassa, deux fois.

Il posa sa main dans le creux de ses reins pour la serrer contre lui. Elle se laissa entraîner et lui murmura à l'oreille : « ça sent trop bon, on mange ? ».

Ils s'installèrent face à face.

Amandine raconta son travail à la clinique, les urgences, la canicule qui multipliait les malaises. Il l'écoutait, hochait la tête au bon endroit, mais n'avait qu'une chose à l'esprit, cette photo qui s'impatientait. Encore une phrase d'Amandine, encore une, et il lui dirait. Elle comprit.

— Et toi, ta journée ?

— J'ai trouvé quelque chose chez papi, dit-il, sortant d'une apnée incontrôlée.

— Je me doutais que tu étais tracassé.

Il lui poussa la photo du bout des doigts, puis la lettre et parla de la visite chez ses parents.

— Je dois le retrouver, Amandine. J'en ai vraiment besoin.

Il tripotait sa serviette avec impatience. Elle baissa les yeux vers leurs doigts mêlés ; elle imagina ce qui allait suivre, il demanderait à partir, et elle répondrait oui, parce que c'était la seule façon de lui dire qu'elle l'aimait.

— Je sais que tu ne pourras pas t'absenter à cause de ton travail. Ça t'ennuie si je t'abandonne quelque temps ? questionna-t-il.

Amandine releva le menton, remarqua que la respiration de Gabriel sifflait légèrement. Elle tendit la main qu'elle posa sur la sienne.

— Quand ?

— Jeudi.

— Tu ne fais pas dans le détail. C'est dans quatre jours. Tu es sûr de toi ?

— Alors, t'es d'accord ?

— Je ne peux pas dire non, enfin. Ça m'inquiète, c'est tout.

Ses yeux verts ne cillaient pas. Il ajouta :

— Je serai pas seul. Thomas et Lyra devraient m'accompagner. Je ne les ai pas encore prévenus, mais...

Elle le coupa net :

— Ça me convient. J'ai effectivement beaucoup de travail. Je continuerai les décos de l'appartement après la clinique.

— T'es sûre ?

— Oui, mais emmène Merlin. Je ne pourrai pas m'occuper de lui pendant ton absence.

Quelques minutes s'écoulèrent. Ils terminèrent leur dîner. Puis, alors qu'il observait Amandine ranger la cuisine, son regard chavira du côté obscur. C'était plus fort que lui. Il basculait du blanc au noir en une fraction de seconde. À quoi bon cette déco, ces étagères, puisqu'elle finirait par plier bagage comme tout le monde.

— Amandine ?

Elle se retourna, insouciante du tumulte qui l'habitait.

— Tu réalises que tous ces projets d'appartement, c'est peut-être pour rien ?

Le sourire d'Amandine s'effaça. Elle posa le torchon, s'approcha lentement.

— Pourquoi tu me dis ça ?

Gabriel haussa les épaules.

— Tu vas t'enfuir avant la fin ?

Amandine s'assit à côté de lui. Elle prit ses mains dans les siennes.

— Gabriel, tu me fais mal, et je crois que c'est le but. Tu veux la vérité ? J'y ai pensé. J'ai peur. Mais je ne partirai pas.

Elle resserra ses doigts sur les siens. Sa mâchoire se crispa. Lui rendre la pareille, une fois, juste pour qu'il comprenne ce que ça faisait. Malgré cela, elle se contrôla et afficha pour unique défense un masque de fermeté :

— Et arrête de me tester, bordel.

Gabriel baissa les yeux.

— Pardon. Je... j'ai besoin de savoir que tu ne vas pas disparaître.

Amandine lui souleva le menton. Abdiquer et l'aimer pour ce qu'il était.

— Regarde-moi. Je ne suis ni Adam ni tes parents. Je suis là, je te tiens, je ne te lâcherai pas. Même quand tu es un gros bête qui met ma patience à l'épreuve.

Gabriel esquissa un sourire. Le côté obscur s'évanouit.

— Je t'aime aussi. Et merci de me supporter quand je deviens...

— Humain ? l'interrompit-elle. Tu as le droit d'avoir peur, Gabriel. La mucoviscidose, c'est une maladie de...

Une larme s'échappa. Elle l'essuya d'un revers de main et reprit :

— Juste... arrête de douter de moi.

* * *

Gabriel laissa ses doigts glisser le long de son dos. Amandine se cambra, leurs respirations se mêlant dans la pénombre de la chambre.

Elle prit ses poignets, les guida au-dessus de sa tête contre l'oreiller. Ses hanches trouvèrent leur rythme, lent et profond. Elle le fixait, paupières mi-closes, cheveux roux épars sur sa joue.

Il observait chaque détail. Jeudi, déjà. Il voulait emporter tout cela avec lui. Il dévorait la moindre courbe du regard avant de sentir sous ses

doigts, ses seins gonflés qui l'envoûtaient à chaque mouvement. Ses lèvres s'entrouvrirent. Elle l'embrassa langoureusement.

Elle bascula en arrière, ses mains se refermèrent sur ses épaules, ses ongles s'enfoncèrent légèrement dans sa peau, puis son corps tout entier lâcha prise. Il la rejoignit.

Blottis l'un contre l'autre, les jambes entremêlées, ils restèrent là en silence à écouter le battement de leur cœur.

— J'aimerais qu'on change quelque chose dans la chambre, murmura-t-elle.

Ses doigts caressèrent sa poitrine.

— Tu penses à quoi ? demanda-t-il.

— Un voilage aux fenêtres, dit-elle en relevant la tête vers lui. Pour avoir de la lumière, tout en gardant notre intimité.

Gabriel glissa sa main dans ses cheveux.

— J'adore te regarder quand on fait l'amour.

Elle sourit, posa un baiser sur son épaule.

Il resserra ses bras autour d'elle avant de fixer le plafond où Adam sembla apparaître.

Ils s'endormirent.

* * *

Gabriel se redressa dans le lit, les cheveux emmêlés, et attrapa son téléphone sur la table de nuit. Amandine était sortie depuis un moment. Il avait entendu la porte dans son sommeil.

Lyra décrocha à la quatrième sonnerie.

— Gabriel ? T'as vu l'heure ?

— Je dois te parler. C'est urgent.

— Un dimanche matin? J'ai fermé le salon tard hier soir, dit-elle. Je suis crevée.

Elle pensa aux quatre heures sans répit qu'elle avait passées pour réaliser le tatouage d'un dragon sur le dos d'un type qui avoisinait les deux mètres. Et puis Gabriel n'appelait jamais à cette heure pour rien; quelque chose dans sa voix la fit se redresser avant même qu'il ne donne de précisions.

— J'ai retrouvé Adam. Je vais à Bruxelles, lança Gabriel.

Un silence. Puis un grognement.

— Quoi? Attends, laisse-moi me réveiller.

Gabriel entendit des bruits sourds. Il patienta, fixant le téléphone.

— OK. Explique-moi, reprit-elle.

Elle écouta.

— Je veux que vous veniez avec moi. Toi et Thomas.

— Quand?

— Jeudi. Départ à onze heures.

— Cette semaine?

Lyra siffla entre ses dents. Elle enchaîna aussitôt :

— Gabriel, tu réalises que c'est dans quatre jours?

— Alexandra peut tenir le salon, non?

— Probablement. Mais c'est mon employée. Je ne lui ai jamais donné de telles responsabilités et j'ai un planning chargé. Je ne sais pas si elle pourra l'assumer.

— Je dois vraiment te supplier?

— Putain. Quatre jours. Enfin, trois. Même si j'avais prévu de poser des congés, c'est chaud.

Gabriel serra le téléphone.

— Allez. Ne me lâche pas sur ce coup, s'il te plaît.

— Tu fais chier, Gabriel. Je vais voir ce que je peux faire. Mais pas de bad trip. Je veux que ce soient des vacances aussi. Promis?

— Promis.

— On se retrouve chez toi?

— Oui. Dix heures trente.

— J'appelle Alexandra. Je te tiens au jus.

Gabriel raccrocha et composa dans la foulée, le numéro de Thomas. Son ami répondit immédiatement. Voix claire et posée. Il s'inquiéta. Ce n'était pas dans ses habitudes de recevoir un coup de fil un dimanche matin.

Gabriel répéta son explication. Thomas ne l'interrompit pas, mais sa réaction fut directe et sans ambiguïté :

— Après tout ce que tu as enduré. Ça fait treize ans. Pourquoi maintenant? Pourquoi dans l'urgence?

— Parce que c'est le moment.

— Quel moment? Celui de faire face aux problèmes?

— Pourquoi tu dis ça?

— Tu connais mon opinion sur Adam. J'ai vu la même chose que toi ce soir-là. En plus, ma famille a organisé une cousinade. J'ai promis d'être là.

Gabriel se pinça les lèvres.

— Thomas...

— Si Adam voulait reprendre contact, il l'aurait fait, non? Et si on essayait d'abord par téléphone? Ou par courrier? Cette confrontation directe... Je n'aime pas ça.

— Putain. Tu me protèges de quoi exactement? De vivre les derniers moments qui me restent comme je l'entends?

Le temps s'étira. Gabriel attendit, les mâchoires crispées. Il dut s'asseoir au bord du lit, la main à plat sur la poitrine avant que Thomas ne reprenne :

— Laisse-moi réfléchir. Tu souhaites partir quand ?

— Dix heures trente jeudi. Chez moi.

Silence.

— Alors ? insista-t-il.

— Je te dis ça. On se rappelle.

Gabriel raccrocha et posa le téléphone sur ses genoux. Son ami l'avait contrarié. Pourquoi cette opposition ? Depuis quand Thomas décidait-il à sa place de ce qui était bon pour lui ? Tout le monde semblait savoir mieux que lui ce dont il avait besoin.

Il se leva et fouilla dans le tiroir de la table de nuit. Le bracelet brésilien gisait là, cassé, ses fils multicolores emmêlés. Il le prit délicatement et se rendit à la cuisine.

Il étala les brins sur la toile cirée, examina les nœuds défaits. Ses doigts retrouvèrent instinctivement les gestes appris enfant. Un brin rouge, un brin jaune, entrelacer, serrer. Le bracelet reprit forme peu à peu.

Il se revit à onze ans.

Un mercredi. L'étang miroite sous le soleil de midi. Lyra enchaîne les roues, ses cheveux bruns voltigent à chaque mouvement. Thomas, assis sur un siège pliant, observe son bouchon au bout de la ligne avec une patience de moine. Gabriel croque la scène dans son carnet.

— Tu crois que tu vas attraper quelque chose ? demande-t-il en dressant son crayon devant lui pour prendre les repères.

Thomas soupire :

— Si Lyra cesse de faire trembler la terre, sans doute.

— Je fais pas trembler la terre, je m'entraîne.

Elle se redresse, les joues rouges d'effort.

— Tu t'entraînes pour quoi faire ? questionna Thomas.

— Pour être libre. Ça te ferait du bien à toi aussi.

Auguste, installé sur sa chaise, sous le chêne, lève les yeux de son livre :

— Ah, la liberté... J'y ai pensé toute ma vie sans jamais vraiment la saisir.

— Eh ben, pas moi, répond-elle.

Elle prend son élan pour une nouvelle roue. Ses pieds glissent et elle s'effondre dans l'herbe, jambes en l'air.

Gabriel sourit. Lyra, Thomas, sans eux, rien n'aurait eu la même saveur. Il noua le dernier brin et fixa le bracelet réparé à son poignet.

Il se rendit ensuite dans la chambre et sortit son sac de randonnée du placard pour y déposer avec soin tee-shirts, jeans, caleçons et chaussettes. Il vérifia ensuite, la présence de la lettre d'Auguste et de la photographie d'Adam dans son portefeuille. Bientôt, il aurait une réponse. Peut-être pas celle qu'il attendait, mais il en aurait au moins une de la bouche de son frère. Il ferma le sac et le déposa près de la commode avant de descendre à la cave. Il lui restait à contrôler le matériel de camping : tente, table, fauteuil et autres éléments indispensables pour le bivouac. Pas question de dormir dans un camping. Cela avait toujours été les conditions du groupe, depuis les colonies de vacances où ils avaient tout appris sur l'autonomie en pleine nature. Trois jours à bouillir. Trois jours à faire semblant de penser à autre chose.

3

Vers l'inconnu

*On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir
à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage.*

— André Gide

Gabriel grimaça sous l'effort alors qu'il soulevait le dernier bagage. Thomas s'approcha. Il avait fini par accepter de venir après avoir expliqué, avec le plus grand des sérieux, que quelqu'un devait veiller sur lui.

Gabriel referma le coffre et étala une carte routière sur le capot. Il proposa un itinéraire assez direct, bien qu'il se doutait que Thomas aurait quelque chose à redire. En effet, son ami avait une opinion sur tout et ressentait le besoin viscéral de garder le contrôle en toute circonstance. Ingénieur de formation, on aurait pu croire à une déformation professionnelle, mais ses amis d'enfance, eux, n'étaient pas dupes. C'était ancré en lui avant même ses premiers pas. Il pencha sa tête brune sur la proposition d'un air dubitatif.

— C'est un peu vieillot, ton système.

— Je préfère le papier, tu sais très bien, répondit Gabriel.

L'index de Thomas traça évidemment un autre chemin.

— Trois jours au lieu de deux. Gorges du Tarn, Morvan, puis Bruxelles. On profitera du voyage au moins.

C'était toujours pareil, pas la peine de s'opposer : son ami à ses côtés valait bien un jour de plus. Il donna son accord alors que Lyra arrivait d'un pas nonchalant. Elle les embrassa avant de jeter son sac de randonnée sur le siège, puis sortit son appareil photo polaroïd et appuya au moment où Gabriel repliait la carte.

— Prêts pour l'aventure, les gars ? demanda-t-elle.

Deux sourires se dessinèrent en réponse et ils terminèrent le chargement. Thomas cala l'étui de son violon sous la plage arrière, puis glissa sa canne à pêche le long de la portière. Le détour par le Morvan venait de trouver son explication. Quant à Gabriel, il vérifia la glacière, la présence des croquettes et de la balle orange de Merlin. Son chien avait le droit de prendre du plaisir aussi.

Amandine sortit de l'immeuble, les traits tendus. Gabriel franchit les quelques pas qui les séparaient. Il frissonna.

— T'inquiète, ça va aller.

— Je n'aime pas ça. Te savoir loin.

Elle l'enlaça et posa sa joue contre son épaule. Il enfouit son visage dans ses cheveux parfumés à la camomille.

Ils respirèrent ensemble. Gabriel ferma les yeux. Ses bronches se serrèrent. Il sortit la Ventoline de sa poche. L'aérosol siffla deux fois avant que l'air ne redevienne accessible.

Amandine appuya sa paume sur sa poitrine. Elle sentit la faible amplitude de ses inspirations.

— Tu n'as rien oublié ? T'es sûr ?

Gabriel secoua la tête. Elle l'embrassa, esquissa un sourire factice. L'aimer, c'était dire oui, même si elle voulait qu'il reste près d'elle.

Il se dirigea vers le Dacia alors que Thomas s'installait au volant.

— Je commence, proposa-t-il.

— Ça m'aurait étonné. Monsieur je-prends-le-contrôle, dit Lyra.

- Elle échangea un clin d'œil avec Gabriel, qui haussa les épaules.
- Vous prendrez soin de Gabriel? demanda Amandine.
- J'ai créé un groupe WhatsApp. Tu auras tous les détails en direct, répondit Lyra.
- Ses doigts tapotèrent son écran. Le téléphone d'Amandine tinta.
- « Vous êtes invités à rejoindre le groupe. Road-trip-a-Bruxelles. »
- C'est pour toi, ma belle, lança-t-elle d'une voix appuyée.
- Amandine leva un pouce alors que Gabriel montait dans la voiture. Son regard chercha le sien à travers le verre fumé. Elle agita la main. Il lut encore l'inquiétude sur son visage.
- Allez, on bouge, proposa-t-il.
- Thomas tourna la clé de contact, néanmoins il garda le pied sur le frein. Claude et Catherine s'approchaient. Ils longèrent le véhicule. Gabriel abaissa la vitre. L'air chaud de juillet s'engouffra dans l'habitacle.
- Qu'est-ce qui se passe, Mère?
- Nous nous promenions le long du fleuve. Nous sommes venus voir si tu étais déjà parti. As-tu pensé à tout?
- Ne vous inquiétez pas, Mère, j'ai rien oublié.
- Embrasse Adam de notre part, dit Claude.
- Catherine se faufila derrière son mari et se pencha vers Gabriel pour effleurer sa joue d'un baiser.
- Prends soin de toi, mon chéri. Ne commets pas d'imprudence. Que Dieu te protège.
- Promis, Mère.
- Dis-lui que nous pensons souvent à lui et que nous serions heureux de le revoir. Un fils demeure un fils, quoi qu'il arrive, insista Claude.
- Je lui transmettrai le message. Treize ans de silence, ça devrait suffire.
- Nous pouvons convenir qu'il y a prescription, ajouta son père.
- C'est ça, répondit Gabriel. C'est le bon mot « prescription ».

Catherine força un sourire.

La chaleur commençait à s'imposer dans l'habitacle. Lyra ouvrit la fenêtre.

— Et si on y allait avant de cuire ? demanda-t-elle.

Le SUV s'éloigna lentement. Dans le rétroviseur, Amandine agita la main. Claude et Catherine l'imitaient.

— Ta mère nous infantilise toujours, c'est ouf, dit Lyra.

— Ouais, c'est plus fort qu'elle, expliqua-t-il.

— Et toi, tu réponds systématiquement, « oui, Mère, oui, Père... ». Tu peux pas leur dire que t'es plus un gosse ?

— Ce n'est pas ma faute si je suis né dans une famille qui a des principes, et une foi immuable.

Lyra n'insista pas. Dieu et ses principes avaient toujours été des étrangers pour elle. Elle se contenta d'observer Merlin, qui passait sa tête brune par la fenêtre arrière. Sa langue, rose et humide, pendait alors que ses yeux scrutaient la route droit devant. Elle pensa que les animaux ne s'encombraient pas de tous ces principes et qu'ils avaient bien de la chance.

Une notification résonna dans l'habitacle. Gabriel saisit son téléphone.

Un message d'Amandine s'afficha à l'écran : Bon voyage... Des bisous. Il claqua un émoji-cœur en réponse.

— Pas trop déçu qu'elle ne puisse pas venir ? demanda Lyra.

— Je n'ai pas le choix.

Il marqua une pause, inspira, puis devint grave.

— C'est plus simple comme ça. Ça lui fera des vacances. Entre le boulot et moi, ça fait trop de travail.

Une toux sèche s'échappa de sa gorge. Brève. Discrète. Il saisit son inhalateur sans pour autant le porter à sa bouche. Il observa Petit-Génie et

pensa à toutes ces fois où il était intervenu pour toujours exaucer le même et unique vœu. Continuer de respirer.

Montpellier défilait par les vitres. Grues et palissades bordaient les trottoirs jusqu'à ce qu'un panneau orange leur barre la route et leur indique une déviation à prendre. Cette ville et ses habitants ne connaissaient pas le moindre répit et, depuis plusieurs décennies, quand des travaux s'arrêtaient quelque part, ils surgissaient aussitôt une ou deux rues plus loin.

Thomas tourna à droite. Puis à gauche. Encore à droite. Les pâtés de maisons s'enchaînèrent et l'autoroute apparut enfin.

La suite dans Le poids d'un souffle

Il y a treize ans, Adam a disparu. Gabriel, malade depuis l'enfance, prend la route avec ses amis pour retrouver ce frère dont plus personne ne prononce le nom. Un roman bouleversant sur la fraternité.

Parution en novembre 2026. Pour être prévenu de la sortie, inscrivez-vous à la lettre :



[frederic-barozzi.fr/
newsletter](https://frederic-barozzi.fr/newsletter)

FREDERIC-BAROZZI.FR

© Frédéric Barozzi. Extrait offert : reproduction et diffusion commerciales interdites.